



LE CHOIX DE **PHILIPPE DUPONT-MOUCHET**

PROFESSIONNEL DE LA PROTECTION SOCIALE ET AUTEUR OCCASIONNEL⁴³, PARIS

Presque toutes les barques de pêche étaient rentrées au soleil couchant. Maintenant le soleil était presque couché. Ils partaient. La mer, loin était rose, plus près jaune, là-bas rouge, ayant le vernis, le velouté de l'huile. Les vagues toutes basses jetaient une écume violette sur le sable. La rame en passant sur les eaux brisait leurs glacis, faisait fuir plus loin la couleur, faisant passer entre les eaux safranées ou roses un remous d'or. Comme dans ces promenades que l'on fait dans un pays où on a autrefois été heureux, il semblait qu'on respirait quelque chose de doux et d'exaltant comme le souvenir. La lune se levait blanche et quand elle devenait d'or, à l'occident le ciel et la mer étaient encore roses. Puis il faisait tout à fait nuit, les étoiles brillaient et sous la lune un sillon d'argent s'ouvrait sur la mer, s'élargissant à mesure qu'il s'approchait du bord. Ils jetaient les filets tout en continuant à filer. Il faisait froid. Le mousse couvrait Jean d'une couverture, quelquefois ils mangeaient un peu. Ils passaient dans un silence absolu. Ça et là une barque était immobile au milieu de la mer, s'étant arrêtée là pour y passer la nuit. Quelquefois on croisait une barque attardée. Un vieux que quelquefois le mousse connaissait, que généralement il ne connaissait pas, disait à Jean comme c'était lui qui tenait le filet : « Bonsoir, bonne pêche », comme à un vrai pêcheur qu'il devenait du reste. Et heureux d'avoir reçu comme un pêcheur ce bonsoir dit avec simplicité, parce que personne n'est là pour l'écouter et que celui à qui on le dit on ne le reverra probablement jamais, on ne lui demande rien, on ne sait rien de lui sinon qu'il pêche comme vous, [entendant] « Bonsoir, bonne pêche », [il] répondait : « Bonsoir, bonne pêche », en tâchant de mettre dans les mêmes mots le même accent, y cachant l'immense tendresse qu'avaient soulevée ces mots dans ces moments portés ainsi par le silence, où l'âme est si calme et si pleine que la moindre sensation inattendue suffit à y remuer [tant] de choses, mais malgré lui plus tendre qu'eux, moins simple aussi, et ayant dans son cœur un tiers qui l'écoutait leur dire bonsoir. Quelquefois d'une barque à l'autre passaient quelques mots de plus, portés sur cet immense silence qu'elles faisaient palpiter, comme une mouette qui bientôt a disparu. Quelquefois Jean était devenu si vrai pêcheur qu'il répondait : « Bonsoir, bonne nuit », sans y penser, en regardant ses filets. Alors, au bout d'un instant, revenant sur lui-même il riait,

⁴³ Dont *Marcel Proust à Beg-Meil*



pensant peut-être que si sa mère le voyait à ce moment elle riait de son sérieux et qu'il ne pourrait pas s'empêcher de rire quand elle lui dirait : « Quel poseur ! »

Ah ! quand il descendait de la barque étant revenu, qu'il se sentait froid aux pieds ! Il marchait vite et riait dans le vent et la nuit en apercevant de loin à travers les pommiers le feu et la lampe du dîner qui l'attendait. [...]

Une nuit – depuis deux jours déjà il faisait un vent terrible, de la pluie, la mer était très forte, comme on ne l'avait jamais vue dans cette baie si tranquille, – une nuit vers trois heures du matin, Jean, qui jusque-là avait dormi bercé par le bruit du vent, tout en entendant, dans de demi-réveils, les volets battre contre les fenêtres, les cheminées trembler, les arbres gémir, sans doute se casser, Jean fut réveillé par Éthel. Pierre était en bas qui venait voir si M. Jean voulait venir avec lui. Il lui avait promis de le prévenir s'il y avait jamais une grande tempête à Penmarc'h, eh bien c'était le jour. Justement il avait [à] y aller pour si l'on avait besoin d'hommes pour le bateau de sauvetage.

Jean était bien dans son lit, avait bien envie de le laisser partir. Il le fit monter.

« Ce sera-t-il une grande tempête ? – Ah ! sûrement, voilà déjà trois jours que ça se prépare ; déjà ici il fait un vent de chien. À Penmarc'h vous verrez ce que ce sera. » Jean hésitait encore, se disant : cela vaut-il la peine ? C'est bête de ne pas y aller, mais ce sera bien bon de dormir encore. Jean alla à la fenêtre. Le reflet de la lampe qu'on avait allumée en bas éclairait le chemin devant l'auberge ; Jean vit tous les arbres abattus et des énormes branches par terre qui, prises par le vent, s'envolaient comme de la paille. Alors il sentit quelque chose comme le vent l'entraîner aussi, le besoin de faire des choses inusitées par ce temps fantastique. Il s'habilla. [...] Ils s'installèrent dans la voiture. [...] De suite on mit le cheval au galop. À tous moments, la voiture sautait sur des troncs d'arbre, Jean croyait que c'était fini, qu'ils allaient se tuer raide. Le matelot, voyant qu'il pouvait tomber ne sachant pas bien se tenir, lui demanda de se tenir après lui et passa fortement son bras sous le sien et, voyant que son chapeau ne tiendrait pas, lui enfonça son béret sur la tête. Dès lors, comme ces guerriers qui, mangeant les entrailles d'un brave ou portant son casque, sentaient en eux sa bravoure, Jean n'eut plus peur, attaché à la force de son compagnon, s'en remettant à lui et à la Fortune.



À partir de Pont-l'Abbé qu'ils quittèrent à neuf heures et demie, en entrant dans les plaines infinies qui précèdent Penmarc'h et qui sont plus basses que le niveau de la mer, le vent devint tel que Pierre et le matelot, voyant le danger qu'ils couraient tous trois, s'attachèrent à Jean par des cordes et s'attachèrent eux-mêmes à la voiture pour ne pas être emportés ; le galop du cheval que poussait le vent était devenu vertigineux. On n'apercevait pas la mer qui était encore à deux lieues, mais à tous moments on rencontrait des flocons d'écume filant sur les terres avec une vitesse incroyable, comme ces fuyards ou ces officiers en reconnaissance qui, passant à bride abattue, indiquent qu'on est bien sur le chemin de la grande bataille qu'on ne voit pas encore. Peu à peu Jean s'habitua au vent. Puis, sans rien voir encore, il distingua à travers le bruit du vent un bruit plus sourd. Par moments des pierres emportées par le vent passaient à toute vitesse comme des émissaires chargés d'un ordre urgent. Les oreilles de notre héros se faisant peu à peu à ce bruit, il brûlait d'arriver au gros de l'affaire, au but de son voyage.

En arrivant à Penmarc'h, Pierre et le matelot apprirent que leur voyage était inutile, que l'on ne mettrait pas le canot de sauvetage à la mer, parce que c'était impraticable, et que d'ailleurs toutes les embarcations étaient rentrées depuis deux jours que commençait la tempête ; deux avaient péri et sans doute aucun nouveau bateau ne passerait sur ces côtes par un temps pareil. Néanmoins Pierre et le matelot restèrent, disant qu'ils avaient amené un jeune monsieur qui désirait voir la tempête. À ce moment, dans la salle à manger où ils causaient, le soleil se dora, de seconde en seconde devint plus vif, brillant, ardent, éblouissant, comme une lampe dont l'huile a monté. Les assiettes préparées sur la table, brillèrent. [...]

On sentit avant que la porte fût ouverte, à une bonne odeur qui se répandit, que la servante apportait le déjeuner. Sans le bruit du vent faisant claquer les carreaux, trembler les cheminées, claquer les portes, et le bruit plus aigu et plus continu du vent qui siffle et qui d'ailleurs, maintenant qu'on avait plus à lutter contre lui, était un accompagnement monotone qu'on finissait par ne pas entendre, on se fût cru non pas dans un village maudit qui serait un jour ou l'autre emporté par la mer qui en attendant lui prenait chaque mois d'hiver plusieurs de ses enfants, mais dans une sorte de retraite heureuse où le charme de l'art souriait complaisamment à la bonne chère et où le soleil venait se mettre à l'abri du vent. Puis dans la chambre le soleil pâlit, disparut. Maintenant le ciel était tout noir. Jean regarda les fenêtres et remarqua les fenêtres qui étaient ruisselantes. « C'est



déjà la pluie, dit-il. — Oui, vous feriez bien d'aller à la mer si vous voulez avoir le temps de rentrer ce soir à Pont-l'Abbé (à Beg-Meil, il ne faut pas y songer), car vous aurez le vent dans la figure, et vous feriez bien d'arriver avant qu'il ne devienne trop fort. »

Jean, Pierre et le matelot déjeunèrent rapidement. Et ce fut par un beau soleil qu'attachés ensemble pour offrir quelque résistance au vent ils montèrent la rue, puis le chemin qui monte vers les rochers, d'où l'on peut voir la mer. La violence de tout devenait de plus en plus incroyable. On ne distinguait pas au passage ce qui vous croisait en volant, tant cela volait vite. Sans voir la mer et à une lieue d'elle on recevait des paquets d'eau dans la figure. Il commençait à pleuvoir et on ne recevait pas de pluie qui au lieu de tomber était emportée dans le vent. Ils arrivèrent en haut de l'éminence, quand, tout à coup, ils entrèrent dans le royaume du vent dont ces collines défendaient l'entrée, et ils durent y entrer malgré eux à genoux, car sa force qu'ils n'avaient pas encore éprouvée et à laquelle ils ne s'attendaient pas, les souleva de terre et les jeta quelques pas plus loin, prosternés, accrochés des pieds et des mains au sol pour s'y retenir, n'osant pas relever la tête pour ne pas être étouffés. Quelques minutes se passèrent. Alors les deux autres restant couchés, le matelot se mit à genoux, puis les mit à genoux, et ils reculèrent de quelques pas à genoux sur les mains. Alors, étant un peu plus protégés du vent, ils regardèrent. Là où Jean avait pensé que la fureur de la violence, le vertige de la vitesse étaient à son comble, Jean vit, comme au commencement du monde après un combat de dieux, toutes les chaînes des Alpes qui s'installaient, chacune cherchant sa place, un autre pic venant un instant se dresser, colossal mais calme, et entre elles, des vallées si larges et si profondes que du haut de la cime majestueuse et blanche on n'y aurait pas distingué un homme. Le soleil, donnant en ce moment, rendait éblouissants les glaciers de leurs cimes et les formidables cascades qui en tombaient avec un écroulement de tonnerre, mais comme au sein de ce calme profond qui règne sur les sommets au bord des abîmes.



LE CALME ET LA TEMPÊTE

L'univers de littérature de Marcel Proust nous fait voyager en Cornouaille. Beg-Meil (village du pays fouesnantais) a un rôle marquant dans la création de son œuvre. Dès son arrivée le dimanche 8 septembre 1895 (en compagnie du musicien Reynaldo Hahn), ce lieu déclenche un nouveau désir : écrire sur la Bretagne. À cette époque les bretonnants écrivent peu, c'est « un pays où il n'y a pas de papier⁴⁴ » et durant les premiers jours, l'envie d'écrire pousse Marcel Proust à se servir de tout ce qu'il trouve sous la main ; il commence sur le facturier de l'hôtel Fermon puis il continue sur un papier d'écolier à rayures bleues, « cet absurde papier, le seul qu'on trouve dans ce pays sauvage⁴⁵. » L'écriture se précise rapidement et cela devient un roman autobiographique.

Au cours des années qui suivent, Proust poursuit ce qui devient une œuvre impossible ; il ne parvient pas à concevoir la forme et le cadre d'un roman qui doit incorporer ses observations sur la vie, les gens et la nature ; ce qu'il décrit des années plus tard comme : « la révélation de l'univers particulier que chacun de nous voit, et que ne voient pas les autres⁴⁶. » En 1899, il confie : « Je travaille depuis très longtemps à un ouvrage de très longue haleine, mais sans rien achever. Et il y a des moments où je me demande si [...] je n'amasse pas des ruines⁴⁷. » Malgré le talent et la profusion d'idées, il manque quelque chose et Marcel Proust finira par abandonner cet ouvrage. Néanmoins, il écrit encore sur la Bretagne, comme nous le découvrons dans une lettre de 1908 : « j'ai dû brûler presque un volume sur la Bretagne [...] Quimperlé !... Pont-Aven ! semblaient venir de *L'Ombre des jours* ou de *La Domination*⁴⁸. Mon sacrifice était nécessaire mais il a été sanglant. Il ne sera peut-être pas définitif, les sacrifices littéraires le sont rarement⁴⁹. » Découverts tardivement, les feuillets épars de l'ouvrage inachevé sont assemblés et publiés en 1952 sous le titre *Jean Santeuil* (d'après le nom du protagoniste central).

Il ne faut pas croire que ce livre est le temps perdu de l'écrivain. De nombreux « motifs » de cette création allaient revenir dans la plus grande des symphonies : *Jean Santeuil*, c'est la forme primitive du roman de Proust ; l'écrivain y esquisse des thèmes, des épisodes et certains personnages qu'il

⁴⁴ Lettre à Robert de Billy, Beg-Meil, septembre 1895 (écrite sur deux cartes de visite, substituant le papier dont Marcel Proust ne dispose pas lorsqu'il arrive à Beg-Meil).

⁴⁵ Lettre à Pierre Lavallée, Beg-Meil, octobre 1895.

⁴⁶ *Le Temps*, n°19134, 12 novembre 1913.

⁴⁷ Lettre à Marie Nordlinger-Riefstahl, Paris, 5 décembre 1899.

⁴⁸ Recueil de poèmes et roman d'Anna de Noailles.

⁴⁹ Lettre à Marthe Bibesco, 23 mars 1908.





reprend ensuite dans la *Recherche*. La comparaison de l'œuvre inachevée (1895 à 1908) avec le grand œuvre (1909 à 1922) fait ressortir de nombreuses ressemblances, comme les deux évolutions ou les deux états d'un même roman qui prend forme à deux époques différentes dans la vie de Marcel Proust. L'ébauche et le *magnum opus*.

Dans *À la recherche du temps perdu*, la Bretagne se situe toujours dans le domaine de l'imagination ou de la sensation du souvenir. Plus fidèle à la vie de son auteur, Jean Santeuil reflète l'histoire véridique de Proust en Bretagne. Dans un projet d'introduction, il nous explique le lien intime entre sa vie et ce livre : « Puis-je appeler ce livre un roman ? C'est moins peut-être et bien plus, l'essence même de ma vie, recueillie sans y rien mêler, dans ces heures de déchirure où elle découle. Ce livre n'a jamais été fait, il a été récolté⁵⁰. » Et dans ce qui fait office de préface, sous les traits de son personnage l'écrivain 'C.', il ajoute : « Nous savions par lui, et à n'en pas douter, que les choses qu'il écrivait étaient des histoires rigoureusement vraies. Il s'en excusait en disant qu'il n'y avait aucune invention et ne pouvait écrire que de ce qu'il avait personnellement senti⁵¹. »

Marcel Proust confie : « J'adore Beg-Meil⁵² », « la plus noble et douce et délicieuse chose que je connaisse⁵³. » Il mène une vie de flâneries dans cette nature souriante, cette « terre de beauté⁵⁴ ». Son imagination est enchantée par l'attrait particulier de la baie lors de ses sorties en barque ; l'harmonie discrète et reposante de « l'eau dormante de la baie⁵⁵ » réjouit son âme. Puis, à Penmarc'h⁵⁶, le « jeune monsieur qui voulait voir la tempête » est fasciné par la mystérieuse transfiguration en eaux violentes et par les « circonstances si périlleuses⁵⁷ » de la tempête. Nous retrouvons ces deux aspects dans le roman ; le calme et la tempête.

Philippe Dupont-Mouchet

•••

⁵⁰ Jean Santeuil, projet d'introduction inachevé.

⁵¹ Ibid, préface.

⁵² Lettre à Léon Yeatman, 24 août 1904.

⁵³ Lettre à Georges de Lauris, 20 août 1903.

⁵⁴ Op. cit., chapitre Beg-Meil.

⁵⁵ Ibid.

⁵⁶ Lieu visité le 19 octobre 1895 sur les conseils du peintre Thomas-Alexander Harrison.

⁵⁷ Loco citato.